

189

# LE FRONDEUR

ABONNEMENT UN AN (52) 5 F. 50

15 C<sup>MES</sup> = LE N<sup>O</sup>

BUREAU RUE DE LA SÉPULTURE

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS



— PERMETTEZ MOI DE VOUS OFFRIR CE PETIT CADEAU...

— AVEC CET ARGENT J'AURAIS PU SECOURIR MES  
PAUVRES ENFANTS QUI SOUFFRENT DU FROID ET DE  
LA FAÏM.



## ABONNEMENTS :

Un an . . . . . fr. 5 50

Franco par la Poste

## Bureaux :

12 - Rue de l'Etuve - 12

A LIÈGE

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

## LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

## ANNONCES :

La ligne . . . . . fr. 25

## RECLAMES :

Dans le corps du Journal

La ligne . . . . . fr. 1

On traite à forfait.

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

## La Revue de demain

Par une heureuse indiscretion d'une concierge, nous'avons été mis en possession de la harangue que prononcera, demain, devant la garde-civique assemblée, le général comte de Looz.

Le *Frondeur* croit être agréable à ses lecteurs en leur présentant, le premier, cette noble page d'éloquence militaire :

Gardes !

Vos acclamations, votre martiale et rayonnante attitude, votre passé militaire, si court et cependant si brillant, orient bien haut les sentiments qui vous animent à l'égard de tous vos chefs et en particulier de votre général (bravos). L'honneur qui m'a été fait a rejailli sur vous tous ; vous êtes fiers de moi, je suis fier de vous (bravos). Qu'il me soit permis, en cette journée, qui, je l'espère, marquera dans nos annales, qu'il me soit permis, dis-je, de laisser déborder tout mon cœur et de vous dire simplement, comme il sied à un homme d'épée, ce que je pense de vous, mes compagnons d'armes, mes amis, mes frères. (Oui, oui, vos frères !)

Ne l'oublions pas : la garde-civique, cette institution granitique, est fille de la Charte fondamentale que nos pères ont conquise à la pointe des bayonnettes. Sachons nous montrer dignes d'une telle mère ! allaitons-nous sans cesse à sa sacrée mamelle ! Qu'elle soit le phare, le fanal et le flambeau qui guide nos pas.

Si, parfois, je me sens atterré devant la grandeur de la tâche qui m'incombe, mon atterrissement est de courte durée, car je me souviens que si le mot « impossible » n'est pas français, il n'est pas belge non plus. (Cris : c'est vrai !)

Général ! je n'oublierai jamais que ce glorieux titre a été porté par des hommes qui avaient nom Annibal, Alexandre, Malbrough, Hoche, Nicaise, Trochu et Chazal. Je n'oublierai jamais que noblesse oblige et que du haut de son piédestal, Charlemagne nous contemple. Jusqu'à ce jour, il n'est pas une heure de mon existence qui n'ait été consacrée à la garde-civique. Je veux faire plus encore : une passion me domine et me dominera jusqu'au dernier soupir : la folie du panache. Je voudrais en dire plus : je ne le puis. L'émotion est trop forte de part et d'autre (oui, oui dans plusieurs rangs). Exaltée davantage, elle nous tuerait !

Gardes !

La revue va commencer. Le pays a les yeux braqués sur votre courage, votre intrépidité, votre vaillance.

Gardes !

De vous dépend notre grandeur nationale est la prospérité de votre chère patrie. (Longues acclamations.)

Note. — Nous n'inventons rien, ces marques d'admiration sont réellement dans le texte. Le général, on le voit, sait organiser le succès. Son régisseur général est le facétieux de Closset, son *alter ego*.

## Littérature Gagaïfrique.

(Voir le numéro du 13 octobre courant.)

Nous avons laissé samedi M. Alexandre Neujean, — ingénieur-chimiste, docteur en sciences naturelles, membre de la Société française des ingénieurs civils et rédacteur du *Journal de Liège*, — en train de se restaurer au Jardin zoologique de Rotterdam. Empressons-nous de le dire, les craintes que l'on a pu concevoir en songeant que notre brillant confrère aurait été retenu prisonnier dans cet endroit, n'étaient pas justifiées.

M. Neujean — nouvel Hippocrate — a noblement refusé les brillantes propositions à lui faites par le directeur du Jardin —

désireux de s'assurer la possession d'une variété aussi remarquable de l'*elephantus redactorem*. « Les Hollandais ont été nos ennemis en 1830, a dit M. Neujean, et comme je ne suis pas de ceux qui font caca sur les *glorieuses de septembre*, je ne veux pas faire la fortune des ex-ennemis de la patrie. »

La Belgique saura se souvenir de ces belles paroles.

Mais revenons-en à M. Neujean (Alexandre en famille) heureusement échappé du Jardin zoologique de Rotterdam et filons avec lui jusque Bruxelles, où, si nous l'en croyons, des chambres avaient été retenues pour lui et pour ses compagnons.

A ce propos, nous croyons devoir signaler une manie particulière du nouveau rédacteur du *Journal de Liège*. Chaque fois que ce littérateur raconte qu'il est arrivé dans une ville quelconque, il a toujours soin de faire observer qu'il va loger à l'hôtel.

Mais voyons, Alexandre, où iriez-vous donc loger, mon ami ?

Pas à la permanence, j'espère !

\* \* \*

Je suis forcé de glisser rapidement sur le reste de la narration d'Alexandre, laquelle concerne les péripéties de son séjour à Bruxelles. Il faudrait tout citer. Mais comme l'espace me manque, je devrai bien me borner à cueillir ça et là quelques fleurs pour achever mon bouquet.

\* \* \*

Lorsque nous avons laissé le rédacteur du *Journal de Liège* au Jardin zoologique de Rotterdam, il en était, je pense, au récit de son dixième repas.

A Bruxelles, le journaliste-gastronome recommence vite la série de ses excès.

Nous admirons en passant, dit-il, le Palais du prince d'Arenberg, puis le nouveau Palais des Beaux-Arts, et arrivons à la Place Royale, où nous déjeunons. A une heure, nous nous retrouvons pour visiter le Musée royal de Peinture ; nous visitons d'abord le Musée ancien et admirons les grandes œuvres de Rubens, de Jordaens et d'autres anciens. Nous visitons ensuite les galeries modernes et admirons les tableaux de Gallait et autres ; l'on se rend ensuite au Musée Wiertz, où les œuvres réalistes du maître frappent les visiteurs. L'on parcourt ensuite le Bois de la Cambre en voiture, et là encore nos collègues français sont dans l'admiration.

Wiertz réaliste, oh ma tante !

Alexandre, mon pauvre ami, ne parlez donc plus de peinture, je vous en prie !

Prendre pour un réaliste ce romantique échevelé de Wiertz, c'est comme si, dans l'analyse chimique, vous preniez de l'acide sulfurique pour de l'eau-de-vie camphrée.

Voyons, vous ne le ferez plus, pas vrai ?

\* \* \*

Alexandre nous disait tantôt que les ingénieurs français étaient au plein dans l'admiration.

Il paraît que la *demi ration* ne va guère à Alexandre, car il s'empresse de retourner manger.

C'est son douzième !

Allez Alexandre :

L'on se trouve à 6 heures sur la place Royale pour se rendre au restaurant des Frères-Provençaux, où un banquet, offert par les membres belges de la Société des Ingénieurs civils à leurs collègues de France, réunit une soixantaine de convives.

Nous passons au dessert et Alexandre prend la parole.

On verra que si deux lignes lui paraissent suffisantes pour examiner à fond les écoles flamande et hollandaise de peinture, ses discours sont mieux traités :

M. Neujean demande qu'en présence de l'amitié qui vient de s'établir entre les ingénieurs hollandais, qui nous ont si bien reçus, et les ingénieurs français et belges, qui ont fait l'excursion en Hollande, les ingénieurs hollandais soient invités à faire en même temps que les belges l'excursion en France. Cela ne fera qu'augmenter les liens et le rapprochement entre les habitants de pays voisins qui désirent vivre fraternellement et ont tout intérêt à avoir entre eux le plus possible des liens d'amitié au point de vue du développement de leur

commerce et de leur industrie, et au point de vue de leur existence. M. Pichault, de la Société de Selessin, porte un toast à la France et à la Belgique. Toutes ces décisions sont votées aux applaudissements de tous et les toasts chaleureusement acclamés.

On se rend alors à l'Eden-Théâtre et autres lieux de délassement pour achever une si belle journée.

Décidément, Alexandre, vous devenez grivois.

A l'Eden-Théâtre c'est déjà assez... mais les autres lieux de délassement !!!

Ma plume se refuse à s'égayer dans le vaste champ où se cultivent les suppositions malveillantes.

Voyons, Alexandre, mon ami, ça se fait, mais ça ne se dit pas — dans les journaux surtout.

\* \* \*

Après avoir pris — le lendemain — un nouveau repas, à 12 heures 30 — on voit que mon confrère est précis — Alexandre s'en va voir la Gileppe. Il en profite pour faire, en passant, la découverte de la vallée de la Vesdre.

Voici la description du Christophe Colomb de la rue Hors-Château :

A 4 heures 45, notre train spécial nous emporte vers Dolhain en traversant la vallée de la Vesdre de Liège à Verviers, vallée très-pittoresque et montagneuse, contrastant complètement des plaines à perte de vue que nous avons traversées dans le parcours de Bruxelles à Liège.

Il est de fait que rien ne contraste aussi complètement « des » plaines à perte de vue qu'une vallée montagneuse.

Très observateur, Alexandre.

\* \* \*

M. Alexandre Neujean nous donne une description de la Gileppe, et rappelle tous les travaux nécessités par ce colossal ouvrage.

Sachons rendre justice au mérite, M. Neujean donne les explications d'une façon claire, concise et très complète.

Un bon point.

\* \* \*

Il est vrai que cette description est copiée dans un des guides de la Gileppe.

\* \* \*

Revenu à Liège, le brillant rédacteur du *Journal gaga* s'empresse de faire admirer, par les ingénieurs français, les beautés de la ville.

Parmi les monuments, Alexandre cite à la queue leu-leu « le Théâtre Royal, le nouveau Café Continental et le Palais des princes-évêques. »

Après le récit de son quatorzième repas, le bon Alexandre nous confie que :

« On quitte le banquet pour visiter les cafés Vénitien et de la Renaissance, Anglais, le Continental, le Pavillon de Flore, etc. »

Cet etc. est plein de promesses.

Pour ma part, j'aime à croire que les établissements *Laport* et *Marie à chaffèche*, le théâtre des marionnettes Conti (rue Grande-Bèche) et le café-concert Switten n'ont pas été oubliés.

\* \* \*

Je me vois bien forcé d'abandonner ici ce brave M. Neujean — chimiste distingué, j'aime à le croire, mais journaliste déplorable. Les meilleures choses doivent avoir une fin. Il suffira de savoir que le rédacteur extraordinaire du *Journal de Liège* prend triomphalement part à son quinzième banquet et qu'il en raconte les péripéties diverses dans ce style clair et correct, dont j'ai donné quelques échantillons au lecteur.

En tout cas, il est une chose que M. Neujean (Alexandre) doit retenir, c'est qu'entre l'analyse des produits chimiques et l'analyse littéraire, il y a une distance que l'on ne peut aisément franchir.

Quant à Charles-Auguste, il est clair que l'on n'a rien à lui reprocher. Si même le compte-rendu inséré est mal tapé, ça vaut

toujours mieux que ce qu'il aurait fait lui-même.

CLAPETTE.

## LE PALAIS DE JUSTICE.

Si l'habit ne fait pas le moine, il est plus certain encore que ce ne sont pas les beaux palais de justice qui font celle-ci meilleure. Un mauvais juge peut être parfaitement installé dans un palais somptueux tout comme un Montesquieu peut siéger dans un piètre édifice.

Cette réflexion — qui sent cependant son La Palisse — ne paraît pas être venue à l'esprit de tous ceux qui entonnent des chants de gloire, à propos de l'inauguration de l'édifice babylonien, dont vient d'être doté Bruxelles — le cœur et le cerveau du pays, comme on sait.

On dirait, parole d'honneur, que cette cinquantaine de millions engloutis dans cet amas de pierres énormes, va rendre la justice officielle bonne, indulgente et juste, douce aux petits, aux pauvres, aux égarés, dure aux forts, aux puissants, aux riches — qui n'ont pas la misère pour excuser leurs fautes — c'est-à-dire enfin, tout le contraire de ce qu'elle est.

Hélas ! cette illusion ne durera guère.

La justice restera ce qu'elle est. Dans ce magnifique palais, on continuera à envoyer siéger, non les hommes que leur talent ou leur caractère placera au-dessus de leurs confrères du barreau — mais les fils à papa ou les bons jeunes gens ayant rendu des services électoraux. Sauf de rares et brillantes exceptions, on entendra toujours des réquisitoires prononcés par des anciens avocats de quarante-troisième ordre, et les pauvres gens qui n'auront pas d'argent à dépenser pour se faire rendre justice, seront toujours sacrifiés.

Quant à ces cinquante millions, qui auraient pu soulager tant de misères, sécher tant de larmes, ils auront été simplement jetés en pâture à ce bougevaire boursier qui a tout mangé.

Quant à Liège, elle n'a pas à se plaindre ; elle a obtenu le rachat du pont de la Boverie — pour l'instant prochain.

CLAPETTE

## La Foire.

J'ai toujours, quant à moi — le haïssable moi — porté aux phénomènes un vif intérêt de curiosité.

Parmi les monstrueux caprices de la nature — perpétuellement grosse — il en est qui bravent, avec un défi si crâne, l'ordre des choses ou ricanent ainsi qu'une dérision.

Voyez plutôt ce bébé à trois yeux, exposé non loin du champ de foire, dans un local particulier. Imagine-t-on pareil sarcasme — plus navrant et plus cruelle disgrâce ?

C'est une petite fille de quelques mois.

Sous la gorge, un pauvre grand œil, voilé d'une membrane, semble implorer pitié d'être là, aveugle et repoussant, et à chaque battement de cœur, placé trop haut, se gonfle et s'abaisse.

Lorsqu'on sort de la loge du professeur Pierre — un autre phénomène — l'impression est moins triste. Car, à force de volonté, il est parvenu à se servir des pieds aussi bien que d'autres des mains et à en jouer comme la pauvre mignonne de tout-à-l'heure ne jouera jamais de son troisième œil.

M. Pierre est professeur, dit-il. Il a négligé de nous dire de quoi. Mettons qu'il enseigne la cornemuse. Au reste, il joue le piano et il est très possible que les familles le préfèrent pour musiquer, à bien de ses confrères en possession de leurs dix doigts. L'abus des gammes, en effet, conduit à un mécanisme dont quelques indolents ont profité — auprès des jeunes personnes soumises à leur direction musicale. Il en est résulté parfois de fâcheux déchets : les unes multipliant tantôt les *soupirs*, tantôt escamotant des *portées*.

D'autres, sans préparation suffisante et



avec un jeu trop étroit, ont ambitionné monter de suite jusqu'à la *fugue*. Bref, un joli désordre — et partant, pas de progrès. Avec le professeur Pierre, au contraire, les parents peuvent être assurés que les méthodes seront suivies pied à pied — par un artiste, dit le programme, distribué dans la loge, « qu'on a vraiment le droit de nommer le plus grand ».

Loin de nous la pensée de le lui contester ce droit.

PÉDRILLE.

### Fable-express.

Au discours d'ouverture  
Nos bons étudiants baillent en *a-parté*  
Tout le temps que ça dure.

MORALE.

L'ennui naquit un jour de l'Université.

## DERNIÈRES VACANCES

I

Octobre avait jeté sa poussière de rouille sur les grands arbres du jardin de ma vieille tante Marthe; la pièce d'eau ne reflétait plus qu'un ciel opalin, traversé de rares veines d'azur et rayé de cuivre à l'horizon; quelques feuilles sèches couraient déjà sur les gazons couchés par les ondées; les roses trémières elles-mêmes livraient au vent leurs pétales de chair. La grande mélancolie automnale était descendue sur toutes les choses et retentissait dans les appels inquiets des oiseaux voyageurs. Mais ni les merles sautillant sur les menues branches déjà dépouillées, ni les rouges-gorges devenus plus familiers par l'approche de l'hiver, ni les fauvettes dont le sombre plumage se confondait avec les verdures flétries, n'étaient assurément aussi tristes que moi. Vous devinez bien, n'est-ce pas, que cette détresse prématurée ne me venait pas uniquement du deuil souriant encore de la nature.

J'étais à l'âge pour lequel les saisons se succèdent comme les tableaux d'une éternelle féerie, et où l'hiver apparaît comme un grand arbre merveilleux auquel pendent les cadeaux de Noël, les étonnantes enveloppes de familiales caresses, et dont les fruits sont les boules de neige aux écrasements étincelants. Les adieux dorés des précédents étés avaient passé dans l'air sans jeter cette ombre sur mon front, si rapidement mêlés aux bienvenues verdoyantes du printemps suivant que je les avais à peine distingués. C'est qu'une nouvelle morose et dont toutes les conséquences m'apparaissaient déjà avec une prophétique netteté aggravaient singulièrement, pour moi, l'impression désespérée du ciel obscurci, de l'eau sans joyeux mirage et des tilleuls sans feuillage.

J'avais appris que ma vieille tante Marthe, décidée à passer dorénavant l'année tout entière à Paris, allait vendre ce petit coin de terre qui était comme la patrie de toutes les joies de mon enfance et le berceau de toute cette vie de souvenirs que l'homme commence bien plus tôt qu'il ne le croit! C'était ma première étape dans la route longue aujourd'hui des séparations cruelles. Car j'avais deviné bien vite que je ne reverrais plus que bien rarement ma cousine Guillemette.

II

J'ai bien souvent cherché depuis à me rappeler comment je l'aimais, cette fillette rose et blanche, dont Eve la blonde n'était pas seulement la grand-mère, mais aussi la marraine. Rien de fraternel, en effet, dans le sentiment qui m'attirait vers elle, me soumettait à ses moindres volontés, me faisait son esclave. Tout en moi était d'un amant, excepté cela même qui fait l'amant. Il m'est arrivé de me dire que ces innocentes joies du désir, que rien n'assouvit ni ne paie, sont les plus douces du monde et les plus intenses. Elles me font envisager sans terreur la seconde enfance vers laquelle l'homme redescend, au déclin de ses viriles années. Respirer une haleine de femme, en sentant des frissons par tout le corps; deviner sa présence avant que le bruit de ses pas vous la révèle, à je ne sais quel parfum lointain cent fois plus subtil que celui des fleurs; s'enivrer du son de sa voix comme d'une musique et boire dans ses moindres regards mille inquiétudes charmantes; penser que le monde tout entier, y compris la splendeur du ciel et la gloire des floraisons, ne devrait être qu'un tapis aux pieds mignons de son amie; adorer ses perfidies réelles à l'égal de ses imaginaires perfectionnements... je vous assure que tout cela constitue un état de l'âme tout à fait enviable et auquel rien n'est supérieur ici-bas. Les hommes qui se contentent, à une certaine époque de la vie, passent généralement pour des imbéciles. Moi, je les considère, au contraire, comme des raffinés.

Eh bien! il y avait quelque chose de tout cela, — au raffinement près, que mon inexpérience complète ne comportait pas, — dans l'affection si vive, si jalouse, si sensuelle dans sa pureté apparente, que m'inspirait ma cousine Guillemette. — Oui, ma mie, j'étais parfaitement amoureux de vous, n'en déplaise à votre président de

mari. Et ce magistrat sans entrailles condamne tous les jours, pour adultère, des amants qui n'ont pas goûté avec leurs belles le quart des délices véritables dont votre petite personne fut jadis la source pour moi.

III

Hélas! en disant adieu à Guillemette, je voyais s'évanouir aussi ce poème vain et charmant des amours, non pas innocents, mais sans but fatal en marquant tout ensemble le couronnement et la fin. Non pas que j'aie toujours triomphé depuis dans les entreprises qui ont pris la place de ces simples sensations. Je n'ai pas cette fatuité. Beaucoup de coquettes m'ont habilement laissé sur mon appétit; mais, pour les raisons que j'ai dites plus haut, je ne leur en veux pas. Car elles m'ont donné généralement bien plus de plaisir qu'elles ne l'imaginaient.

Pour qui aime vraiment la femme, il n'en faut pas tant d'elle pour être heureux! Un serrement furtif de main peut vous secouer jusqu'aux moelles. Mais nous sommes idiotement exigeants. Et savez-vous qui nous rend ainsi? Les maris qui ne consentent à être cocus qu'aux conditions prescrites par le code lui-même, dans sa législative brutalité. Eh bien, moi, je ne suis pas si difficile, et si j'étais le possesseur authentique et légitime d'une jolie femme, il me suffirait de la surprendre les lèvres sous les lèvres d'un autre pour me considérer comme un époux parfaitement déshonoré. Je ne sais même pas si, dans le mariage, la flirtation avec un étranger n'est pas une insulte plus grande encore que l'infidélité consommée. En effet, en cette matière, l'injure, — si injure il y a, — est surtout dans le désir qui porte vers un autre celle dont vous vous croyez le droit d'exiger l'amour exclusif, ce qui, de vous à moi, est joliment bête et attentatoire au bonheur public. Oui, messieurs, vous avez grand tort, d'abord d'avoir cette prétention-là et ensuite de croire qu'il vous faut tant de sacrements que ça pour être trompés!

Mais tout ceci n'est qu'une longue parenthèse. Je reviens au singulier hasard qui fit coïncider ma séparation de Guillemette avec la perte du capital généralement méprisé dont les adolescents du sexe fort se débarrassent avec fierté. Un rayon de poésie vivante s'envolait donc de mon ciel avec cette capricieuse fillette dont l'image toute nimbée de l'or pâle d'une traînante chevelure traverse encore aujourd'hui mes souvenirs avec des enchantements d'étoile!

IV

O faiblesse de la chair subitement mise à nu par l'envolée du Rêve! Ce n'était pas que Céleste, la camériste de Mlle Zoé, ne méritât pas les hommages d'un homme qui fit profession, depuis, d'aimer les luronnes dodues dont l'âme, souvent insuffisante, est, du moins, emmitouflée dans de belles viandes roses. D'elle aussi, je me souviens et, de vous à moi, j'ai sacrifié souvent sur l'autel borgne de déesses infiniment moins bien rablées. C'était une fille du Grésivaudan, où les femmes ont des yeux noirs superbes et promettent avec une nonchalance antique l'orgueil de formes empreintes du sceau de la race latine. Céleste aussi voyait, avec regret, finir ces mois d'été durant lesquels elle était, infiniment moins qu'à Paris, condamnée à la sempiternelle compagnie de la nièce du chanoine. Elle avait toujours, d'ailleurs, été pleine de prévenances à mon endroit, pour donner de la jalousie peut-être à mon cousin Adhémar qui, après une course rapide et vraisemblablement heureuse, lui avait, je crois, brûlé la politesse. Le découragement est mauvais conseiller. Comment, au moment que même où je me jurais de n'aimer jamais Guillemette, où j'avais le cœur si plein d'elle qu'il en débordait en larmes amères, me laissai-je si aisément et si radicalement consoler par Mlle Céleste? C'est ce que les imbéciles seuls ne comprendront pas. O fidélité! leur artificielle germe dans le cerveau pernicieux de quel que fou, comme du premier coup je mesurai ton néant! Quelle rivalité idiote, quel antagonisme conventionnel sont donc possibles entre des sentiments si divers? Quel est l'être dont le cœur est assez étroit, assez stupidement méthodique et routinier, pour avoir jamais aimé deux femmes de la même façon? Alors, en quoi l'amour qu'il porte à l'une fait-il tort à celui dont il honore l'autre? C'est comme la jalousie! Encore une autre « fontaine », comme ils disent à Toulouse. Il faudrait que deux hommes eussent été doués par la nature de deux cerveaux et de deux cœurs absolument identiques, pour qu'ils recussent de la même femme une impression toute pareille. Dès lors, de quel droit voudriez-vous empêcher un monsieur de goûter des délices qui ne sont pas prises sur les vôtres? Il a bien le droit de demander sa part de rayons au même soleil que vous, puisqu'il ne vous chipe pas les vôtres.

Je ne suis pas vraiment fâché d'avoir justifié, par une bonne page de philosophie pratique, par une profession de foi sincère et élégante, l'apparente contradiction de ma conduite le jour où, le cœur plein du regret de ma cousine Guillemette, je fis ma première faute avec Mlle Céleste. Hélas! que de jours, dans ma vie, j'ai la franchise d'en convenir, ont ressemblé à celui-là!

Ce fut le dernier acte de ma vie de galopin. J'avais revêtu la robe prétexte de l'amour qui, comme celle de Nessus, ne se

dépouille plus qu'en vous arrachant la chair, lambeau par lambeau. Ces dernières vacances, passées dans la maison de campagne de ma vieille tante Marthe, dans ce calme paysage, furent celles de mon esprit et de mon cœur, de mon esprit que les inquiétudes de la science allaient saisir pour longtemps, de mon cœur, que le fouet impitoyable des désirs dont Mlle Céleste m'avait appris la fin, allait faire tourner comme une toupie saignante. Que j'eusse mieux fait de l'attacher un jour à la ficelle de votre cerf-volant ou au bout de votre corde à sauter, ô ma cousine Guillemette!

ARMAND SILVESTRE.

## NOS THÉÂTRES.

### Théâtre Royal.

Michel Strogoff. — La Mouche d'or

Une nouvelle attraction est venue s'ajouter à celles qu'exerçaient déjà sur le public, les péripéties du voyage de l'héroïque soldat du tsar. La *Mouche d'or*, cette prodigieuse danseuse qui, d'un bond, s'élance dans les frises (cela frise le prodige) et plane sur toutes ses consœurs du corps de ballet, paraît à présent dans le second idem de *Michel Strogoff* (le camp de l'émir). Notez que bien que cette danseuse qui se laisse si facilement enlever, doive être nécessairement une personne assez légère, elle n'en a pas moins des formes déjà très... suffisantes, pour être agréable à la vue. La prose du *Journal de Liège* a, en tous cas, beaucoup moins de forme que cela.

On a fait vendredi un chaleureux accueil à la brillante *Mouche d'or* — ainsi qu'aux interprètes ordinaires de *Michel Strogoff*. Mme Daubrun, MM. Vivier, Raphaël, Walter, Debruy, ainsi que Mlle Passani, méritent des éloges particuliers.

On sait que *Michel Strogoff* — *Mouche d'or* comprise — doivent quitter notre première scène dans quelques jours. Les retardataires ne sauraient donc trop se presser.

### Pavillon de Flore.

Le Jour et la Nuit.

Cette fois encore, le Pavillon tient un vrai succès auquel nous applaudissons sans réserve. Succès de pièce d'abord : d'une gaieté franche, alerte, qui ne court pas après l'esprit — lequel, on le sait, se laisse volontiers attraper par ceux qui ne le poursuivent pas trop.

Succès de mise en scène, ensuite : très soignée, luxueuse même, avec force maillots à la clef. Succès d'interprétation surtout.

M<sup>me</sup> Régine, fort alléchante sous la perruque blonde de *Manola*, est la comédienne distinguée que l'on sait. Peu de voix — un tout petit filet, qui lui sert néanmoins à capturer ses auditeurs et à les retenir sous un charme dont *Picrates* de Calabazas est lui-même victime. Très jolie toilette, au 2<sup>e</sup> acte, en satin bleu et rose — un rose fendre de nymphe surprise au bain — garnie de dentelles. Au dernier acte, M<sup>me</sup> Régine porte un travesti qui en fait le plus affriolant muletier du Portugal et de l'Espagne. On souhaiterait, pour se lier d'intimité avec un aussi charmant jeune homme, posséder, afin de les lui offrir, quelques châteaux dans ce dernier pays, où paraît-il, il s'en bâtit tant.

Un peu froide — gênée aussi, semble-t-il, aux entourloupes de sa robe de haut goût : vieil or et paniers de velours vert — Mme Mousseron est remplie de bonne volonté, d'un zèle louable — comme la plupart des zèles — et d'un certain talent. Le rôle de *Beatrice* ne prête point, d'ailleurs, à une appréciation définitive des mérites de cette artiste; l'hiver qui s'avance... ver qui s'avance, nous procurera mainte occasion de revenir sur un aussi agréable sujet.

Mme Urbain, dans le personnage de *Sanchelette*, fait preuve de beaucoup de rondeur — et au moral, d'une finesse très applaudie dans les couplets de l'hôtelier: *Mon cabaret, entre nous, je m'en vante...*

Mille compliments à Mlle Jenny Warnot. M. Victor est sans reproches — ni peur — dans le rôle de *Calabazas* — une ganache comme en possède une toute opérette soucieuse des traditions. Encore un peu plus de gâtisme, cependant, ne nuirait pas.

M. Desclos — un *Braseiro* exhalant, (les Portugais sont toujours gais) — M. Urbain — très correct — M. Valot, un ensommeillé qui a, au dernier acte, le veinard, du foin dans ses bottes, complètent un ensemble vraiment remarquable pour le théâtre de la rue Sorlet.

Les efforts de tous à bien faire méritent les plus grands éloges et des encouragements qu'il serait inéquitable de leur refuser.

PÉDRILLE.

### Eden-Théâtre.

Ce soir, grande fête dans le tout Liège qui rigole.

La réouverture de l'Eden-Théâtre va ramener un peu de gaieté en ville. Franchement, cela n'est pas de refus, car, bien que la foire soit encore là, le beau temps dont nous jouissons transforme trop souvent le boulevard en un cloaque affreux où l'on ne peut s'aventurer sans être chaussé de bottes de deux pieds de haut.

Nous publions plus loin le tableau de la troupe de l'Eden. On verra qu'elle est très complète.

On annonce, en outre, pour la semaine prochaine, l'engagement de quatre danseuses du théâtre royal.

## BOITE AUX LETTRES

La lettre suivante vient d'être adressée à Messieurs les membres du Collège des Bourgmestre et Echevins:

Messieurs.

J'ai l'honneur de vous prier de bien vouloir ne pas me porter sur la liste des électeurs. Ayant cru remarquer, Messieurs, à la suite de quatre années de journalisme actif — plus actif, assurément, que vos employés, — que les électeurs, qu'ils votassent pour des libéraux ou des cléricaux étaient également floués, je crois infiniment plus simple et plus pratique de ne pas me déranger pour aller voter. D'autre part, comme j'ai le malheur d'avoir des relations avec des hommes politiques — on ne choisit pas toujours ce qu'on veut, n'est-ce pas? — je pourrais être tenté de sortir un jour, par camaraderie, de l'abstention dans laquelle j'entends, désormais, me renfermer. Je trouve donc infiniment plus simple, plus pratique, de n'être point électeur, et me déclare prêt à résister de toutes mes forces, à ceux qui pourraient être tentés de réclamer mon inscription. Cette résistance, Messieurs, sera désespérée, je lutterai jusqu'à extinction de forces et si, en fin de compte, vous parveniez à me porter sur les listes électorales, ce ne pourrait être que sur une civière.

Agréez, Messieurs, l'expression de mes sincères sentiments de commiseration, et dites-vous bien que, si le Christ n'est pas un vil menteur, le royaume des cieux vous appartient sans conteste.

BERBUTO.

## NOUVELLES THÉÂTRALES

On nous assure que M. Ruth (Isidore) l'intelligent directeur du *Pavillon de Flore*, toujours à l'affût de toutes les nouveautés qui peuvent plaire aux habitués de son théâtre, vient de se décider à faire voir chez lui les exercices de la *Mouche d'or*.

Si nous en croyons un bruit de coulisse, c'est madame Urbain qui fera la *Mouche d'or* — et Mlle Sandre le fil de fer.

## THÉÂTRE ROYAL DE LIÈGE

Dimanche 21 Octobre 1883

2 GRANDES REPRÉSENTATIONS

DE

MICHEL STROGOFF

pièce à grand spectacle, en 5 actes et 16 tableaux, de MM. Dennery et Jules Verne, musique de M. Artus; Matériel et privilège de MM. Duquesnel, Rochard et C<sup>e</sup>, directeurs du Théâtre, administration de M. Eugène Lavigne; 16 décorations nouvelles, peintes par MM. Lavigne, Chérel, Robecchi et Nezel; 300 costumes dessinés par Thomas, exécutés par M<sup>lle</sup> Aline. Artifices de la maison Rugieri.

Avec le concours de Mlle Grigolati

LA MOUCHE D'OR

DANSEUSE ALIÉNÉE

La plus grande attraction du jour.

IMMENSE SUCCÈS!!!

Représentation à 1 heure offerte aux vieillards des Hospices des deux sexes, ainsi qu'aux combattants de 1830. De bonnes places leur sont assurées. — Représentation à 8 heures du soir. L'ouverture des bureaux aura lieu à 7 1/2 heures.

PRIX DES PLACES: Loges salon, fr. 5.00; Premières loges 1<sup>er</sup> rang, 4.00; fauteuils, 4.00; Baignoires, 4.00; balcon, 4.00; 1<sup>res</sup> loges 2<sup>e</sup> rang, 3.50; stalles, 2.50; parquet, 2.00; parterre, 1.50; secondes loges, 1.50; galerie des secondes, 1.50; troisièmes loges, 1.00; Amphithéâtre, 50 cent. Il sera perçu 50 cent. en sus par place prise en location. — Le bureau de location est ouvert de 10 h. du matin à 4 h. de relevée, et de 10 à 5 h. les dimanches et fêtes.

Le spectacle sera terminé à 11 1/2 heures.

## Théâtre du Pavillon de Flore

Direction IS. RUTH.

Bur. à 6 0/0 h. — Rid. à 6 1/2 h.

Dimanche 21 et Lundi 22 octobre

Les Cloches de Corneville, opéra comique en 3 actes et 4 tableaux, par MM. Clairville et Gabet, musique de Planquette.

La Foi, l'Espérance et la Charité, grand drame en 5 actes et 6 tableaux, par Rosier.

## EDEN-THÉÂTRE

Direction A. Senn, h. d'Avroy, 94.

Bur. à 7 1/2 h. — Rid. à 8 0/0 h.

Samedi 20 octobre 1883

## RÉOUVERTURE

TABEAU DE LA TROUPE

Directeur, A. Senn. — Régisseur général, F. Billon. — 1<sup>er</sup> chef d'orchestre, Lafaye. — 2<sup>e</sup> chef d'orchestre, Léon Vanhout.

Ballet viennois, sous la direction de M<sup>me</sup> de Kiliany. — La troupe autrichienne Elbin, décorée de L.L. MM. la reine d'Angleterre, des empereurs d'Autriche et de Russie. — John Patti, le seul et comique équilibriste dans son genre. — Miss Farrel, chanteuse anglaise, à transformation. — M<sup>lle</sup> Schell, chanteuse comique excentrique, des Ambassadeurs. — M. Garnier, comique excentrique dans ses créations. — M<sup>lle</sup> Georgina, chanteuse de genre, de la Renaissance. — Orchestre de 25 musiciens d'élite.

N.B. — La Direction délivre des abonnements d'un mois, partant du 10, au prix de 15 francs pour les premières et de 25 francs pour les places réservées.

Prix des Places:

Réservées et Loges, fr. 4-75. — Premières fr. 1-00. Galeries, fr. 0-75.

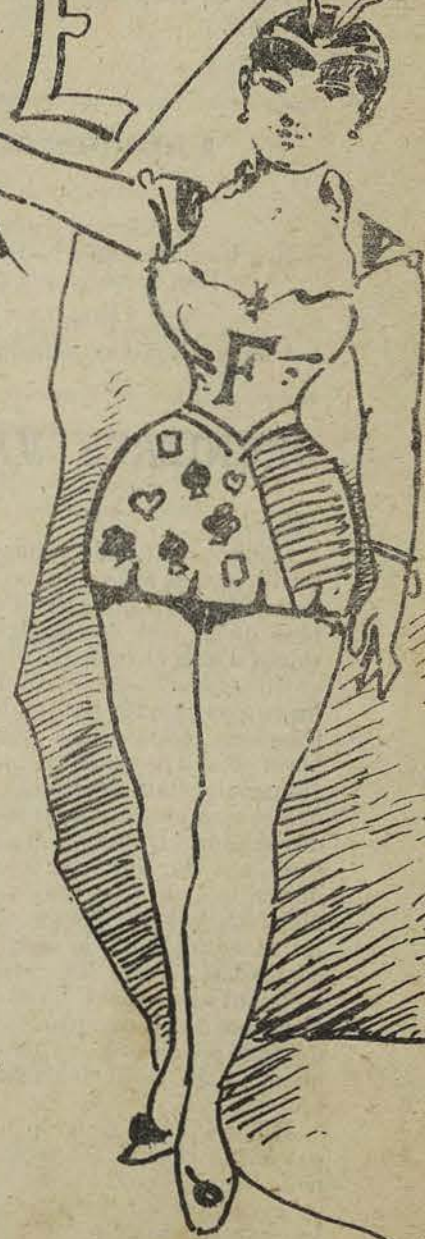
Liège. — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Étuve, 12.



# SUR LA FOIRE



Le coup d'œil est toujours très animé, mais c'est seulement le dimanche que l'on retrouve ces chers types, toujours plus rares, venus réellement pour voir la faire.



Une petite venue



L'impairable



- Madame ! ?...  
- Aux pommes... ?



Pour qui beaucoup vont sur la foire.

